

porter le bois de chauffage, mouvoir les marchandises, etc. Les étables du Grand Tronc sont restées fermées, en sorte que le frot destiné au chemin de fer est resté à s'accumuler dans les entrepôts.

La compagnie des chars urbains a cessé le service ce matin, plus de cent de ses chevaux étant atteints de l'épidémie.

Les rues présentent aujourd'hui un aspect absolument désert et il faut chercher longtemps pour trouver un cocher.

La maladie est appelée par les médecins vétérinaires *influenza epizootique*. On la croit produite par les mauvais temps des deux derniers mois.

Dès qu'il est atteint, l'animal change à vue d'œil d'apparence. Il a mal à la gorge, les glandes s'enflent, il perd l'appétit, il souffre d'une toux douloureuse, son pouls bat plus vite, sa respiration s'accélère, ses yeux deviennent ternes et il s'échappe de ses narines une substance jaunâtre.

Dès que ces symptômes se produisent, il faut s'abstenir d'exposer le cheval à l'humidité, ou du moins le couvrir de chaudes couvertes. La nourriture doit être légère et succulente, telle par exemple du gruau de farine d'avoine, de l'orge ou de l'avoine bouillie, des carottes, des pommes, etc.

La maladie prise à point et traitée avec soin n'est pas généralement mortelle, mais la moindre négligence pourrait être fatale. Nous savons qu'un bon nombre de chevaux sont déjà morts, surtout de ceux appartenant à la classe pauvre, ce qui est encore plus malheureux puisque les moyens d'existence manquent au moment où ils vont être plus nécessaires.

Il doit y avoir aujourd'hui plus de mille chevaux atteints de la maladie en ville. Elle se répand aussi dans les campagnes d'alentour.

Nous donnons ces renseignements de bonne heure, espérant qu'ils seront utiles. — *Le Nouveau-Monde*.

Les composts

La chute des feuilles annonce la fin de la sève et de la végétation. Elle prévient aussi de l'arrivée prochaine de la saison morte et rigoureuse.

Le cultivateur doit-il rester inactif et sommeiller comme la nature? Non sans doute; de même que les ouvriers des professions industrielles préparent l'hiver les matériaux pour élever des constructions au printemps, de même aussi le cultivateur doit en préparer de bons pour construire le bel édifice de l'agriculture, qui demeurera impérissable.

Les agriculteurs, en général, reconnaissent que les engrais naturels sont insuffisants pour faire prospérer les divers produits du sol; ils ont par conséquent dû rechercher les moyens artificiels et industriels pour leur venir en aide.

Il serait opportun alors de faire usage des composts, engrais à bon marché et très-actifs, pour les jardins, les prairies naturelles et artificielles, les vignes et les arbres à fruits. On a recherché le moyen de les appliquer sur une plus large échelle, afin que, réunis aux fumiers naturels, ils puissent devenir suffisants au sol des céréales. On peut donner à ces derniers le nom de *composts* de deuxième classe. Ces composts sont à la vérité moins actifs, mais ils se présentent en plus grande abondance que ceux de la première. Pour les obtenir, il suffit de piquer tous les ans et de mettre en tas les extrémités des pièces de terre aboutissant à un fossé dont l'assolement n'est pas en céréales; il est utile alors de faire couper les haies, afin de pouvoir mélanger les gazons, les feuillages et les vases provenant du recouvrement des fossés. Si l'on veut obtenir un effet plus actif, on devra mélanger, avant le tassement, quelques pouces de fumier d'étable dans une faible proportion. Ainsi, avec de la bonne terre mélangée de feuillages, du gazon, de la vase des fossés, le tout livré à la fermentation pendant l'hiver, on obtiendra de cette façon une masse de composts rendus sur les lieux, pouvant être employés en avril ou mai, époque des semailles des récoltes sarclées.

Il ne faut pas confondre cette bonne méthode d'utiliser des bras inactifs avec l'usage routinier d'attendre aux semailles, époque où l'on est très-occupé, pour transporter quelques terres qui n'ont pas été vivifiées par l'air et le soleil.

Ces deux façons d'agir n'ont pas plus de ressemblance que

l'eau et le vin.

Par le procédé que j'indique, on fait double besogne en utilisant un temps perdu. — F. PASSER.

Châssis et cloches en papier imperméable

M. Sisley communique à la *Revue Horticole* de France une petite note qui nous paraît de nature à intéresser nos lecteurs. La voici :

« Une propriété singulière dont jouit le bichromate de potasse, et dont l'industrie commence à peine à s'emparer, c'est de rendre insolubles dans l'eau les colles fortes et les gélatines.

« D'où résulte cette propriété que du papier, des étoffes de coton, de lin ou de soie, une fois enduites de cette colle, rendues insolubles, sont complètement imperméables.

« Pour insolubiliser la colle forte ou la gélatine, il suffit d'ajouter à l'eau qui la tient en dissolution une partie de bichromate de potasse pour cinquante parties de colle ou de gélatine, au moment de s'en servir, et d'opérer en pleine lumière.

« Les Japonais fabriquent leurs parapluies avec du papier préparé par ce procédé. Nous pourrions, je m'imagine, utiliser cette découverte en horticulture pour fabriquer des châssis et des cloches économiques en papier pour couche-chaudes. »

Intelligence du cheval

On a dit quelque part que chez nous les éleveurs ne vouent pas à leurs animaux cette attention, cette amitié que leur accordent ceux de beaucoup d'autres contrées. C'est là évidemment l'un des leviers qui manquent encore à l'amélioration des races.

Si l'on se rendait mieux compte combien un animal, le cheval surtout, peut être doué d'intelligence, on ne verrait pas si souvent brutaliser ces pauvres bêtes, et l'amélioration de nos races d'animaux y gagnerait considérablement.

Voici un fait curieux qui prouve que le cheval est une bête non-seulement intelligente, mais encore raisonnable et pensante. Le fait curieux en question a toute l'authenticité désirable, car la localité et les noms propres sont cités pour que l'on puisse en contrôler l'exactitude.

En 1850, un cheval breton, appelé *Lapin*, appartenant à M. Laveurs, entrepreneur des travaux de la ligne du chemin de fer de Lyon, sur la section de Lanthénay, près Dijon, était employé comme lanceur sur un chantier aux wagons. On sait que ce travail, aussi dangereux pour le cheval que pour le conducteur, exige des deux parts autant d'énergie que d'intelligence.

Le nommé Joseph, charretier-lanceur par profession, ivrogne par habitude, s'étant un jour enivré, avait laissé sa raison au fond de son verre et perdu l'usage de ses jambes. Vouloir, avec cette obstination qui n'appartient qu'à l'ivrogne, continuer son service, il avait déjà lancé quelques wagons, s'accrochant pour ainsi dire à son cheval, lorsqu'il déboucha contre une des traverses soutenant le rail et tomba sur la voie, décrochant heureusement dans sa chute la chaîne qui rend le cheval solidaire du wagon. Prompt comme l'éclair, l'animal saisit son conducteur sur les reins par sa chemise et sa blouse, et, sautant hors de la voie, arracha ainsi ce malheureux à une mort certaine. Ce fait, presque incroyable, s'est passé en présence de plus de trois cents individus, ouvriers, manœuvres ou employés.

On a célébré bien longtemps, sur tous les chantiers de la ligne, les hauts faits de *Lapin*, et les ivrognes faisaient haut leur partie dans ce concert de louanges.

Le propriétaire, M. Laveurs, voulant épargner à *Lapin* une mort honteuse de la main de l'équarisseur, l'a placé dans sa ferme de Montigny-sur-Loing, près Fontainebleau, où il jouit en paix d'une retraite honorablement gagnée, méditant, au milieu des gras pâturages, sur la vérité de ce dicton populaire qui affirme qu'un bienfait n'est jamais perdu.

N'est-ce pas une action véritablement humaine que celle de ce cheval qui, appréciant le danger et comprenant pour son conducteur l'impossibilité de l'éviter, le saisit à belles dents pour l'arracher à la mort? Dans cette action nous trouvons